

Interview de Subarna THAPA, réalisateur du court-métrage lauréat 2014 du concours « Lorsque les langues se rencontrent »

La transmission de la langue d'origine, le thème qui a séduit le jury du prix « lorsque les langues se rencontrent », est un des éléments du film FILS ; était-ce une volonté d'origine ?

A l'origine de ce projet, il y avait pour moi la nécessité d'entremêler la vie de deux êtres qui appartiennent à des mondes différents (culturel, linguistique, environnemental, générationnel). Comment construire du lien quand on est différent ? C'est pour moi une question universelle. J'ai choisi de passer par l'intermédiaire de la langue, comme médiateur, pour que le chemin de ces deux individus puisse se croiser. C'est une vraie confrontation, mais aussi une rencontre entre deux langues maternelles : celle du père et du FILS.

Dans ce film, le personnage, KRISHNA et son fils se retrouvent dans un lieu, la prison, sorte de « No man's Land », où il est possible à ce père d'être en position de transmettre à son fils. Comment peuvent-ils tisser des liens dans ces conditions? Une langue n'a pas de frontière, elle peut passer à travers les barreaux. Le lien d'une génération à l'autre passe à mon avis par la transmission, dont peut faire partie la langue.

Est-ce que c'est un thème qui vous parle ?

En tant que auteur/réalisateur, je souhaitais raconter une histoire qui me parle, qui me soit personnelle. Je suis effectivement pris entre deux cultures et deux mondes. C'est riche pour moi, et tout à la fois confrontant et non sans conséquence.

Ma femme est française d'origine serbe, nous avons deux enfants qui ne parlent pas notre langue maternelle à chacun. Malgré l'importance qu'a ma langue maternelle, je n'ai pas pu la transmettre à mes enfants. Quelque part je règle mes comptes par le biais de ce film.

Quel rapport entretenez-vous personnellement avec votre langue dite « maternelle » ?

Sans les langues, nous les humains, serions comme des arbres sans racine. Les langues nous aident à nous cultiver, à grandir, elles permettent d'aller vers les autres, vers l'inconnu, nous adapter, exprimer nos états. En ce qui concerne ma langue maternelle, elle reste essentielle, elle est la langue dans laquelle je m'exprime le mieux. Mes gestes accompagnent les mots sans effort. C'est la langue que je peux parler sans peur. C'est la langue qu'on utilise pour évoquer ses émotions, c'est la langue de l'intime. A travers ma langue maternelle, je

retrouve mon identité, mes origines. Cela me semble toucher quelque-chose de plus profond qu'une histoire de langage.

Comment vous êtes-vous approprié la langue de votre pays d'accueil ?

Le Népal n'est pas un pays francophone. J'ai commencé à apprendre le français à l'alliance française de Katmandou, où j'avais commencé à faire du théâtre en 1994. Depuis 1999, je vis en France. Pour m'adapter à la société, j'ai dû approfondir l'apprentissage de la langue française avec toutes ses nuances. C'est enrichissant et j'ai pu élargir ma culture générale grâce à cette langue. Savoir parler une langue étrangère est un plus qui m'a ouvert des portes dans le domaine artistique.

Pour vous faire part d'une anecdote : la langue maternelle de mes enfants est la langue française. Pour ma part, bien évidemment j'ai un accent quand je parle français, je me dis « qu'importe l'accent, quand la communication est possible ». Or quand je raconte une histoire en français à mes enfants, souvent ils me corrigent. Là, ils se sentent plus fort que moi. C'est devenu comme un jeu entre nous - mais sans enjeux !

Du fait de l'univers carcéral dans lequel vit le père, on ressent une sorte d'urgence de transmettre son bagage culturel à son fils. L'enferment peut-il, à votre avis, raviver, décupler le besoin de « retour aux sources » ?

La source est le point de départ. On évolue tout en se reliant à ses origines, ses racines. L'enferment est un obstacle qui crée une difficulté supplémentaire. L'homme, par nature, ne veut pas souffrir. Il essaie à tout prix d'être heureux. Quand il sent qu'il risque de perdre ce qui est cher pour lui, alors il se donne toutes les peines pour s'en sortir et prendre les choses en mains, en voulant essayer de contrôler, maîtriser la situation. « FILS » est une histoire vraisemblable de la vie.

L'histoire que je raconte, cela pourrait être mes propres angoisses, mes doutes et peurs. Je mène le personnage de KRISHNA au travers de mes états. C'est vital et urgent pour ce personnage de transmettre à son fils de rester relié à lui. Il trouve le moyen en lui apprenant sa langue maternelle. Dans cette impasse, ils prennent leur envol, traversent les murs de la prison en allant vers l'horizon où chacun trouvera sa propre source.

Propos recueillis par Virginie Borel, directrice du Forum du bilinguisme Biel/Bienne.